

Shoulamit Bismuth, une artiste en noir et blanc

Depuis le 7 octobre, l'art israélien est plus boycotté que jamais, alors même qu'il n'a jamais été aussi chargé de sens. Mais comme on le dit souvent : c'est précisément dans les ténèbres que la lumière jaillit.

Difficile de trouver meilleure illustration que les œuvres de Shoulamit Bismuth. Franco-Israélienne, à peine trentenaire, elle peint en noir et blanc, un choix radical derrière lequel se cache tout un monde intérieur. Elle a accepté de nous en parler.

AJ MAG : Shoulamit, racontez-nous votre parcours.

Shoulamit Bismuth : Je suis née à Paris mais j'ai grandi à Nouméa, en Nouvelle-Calédonie. À 14 ans, j'ai ressenti une soif intérieure, une envie de devenir. C'est là que j'ai commencé à explorer mon identité juive, en même temps que je comprenais que l'art faisait partie de moi. À 16 ans, je suis partie un mois à New York, à la Student League of Art. J'y ai rencontré Paul Ching-Bor, un artiste sino-australien dont la technique d'aquarelle, très contemporaine, m'a bouleversée. J'y ai aussi rencontré la rabbanite Esther Jungreis [figure clé du judaïsme orthodoxe américain – ndlr], qui



© DR - Facebook

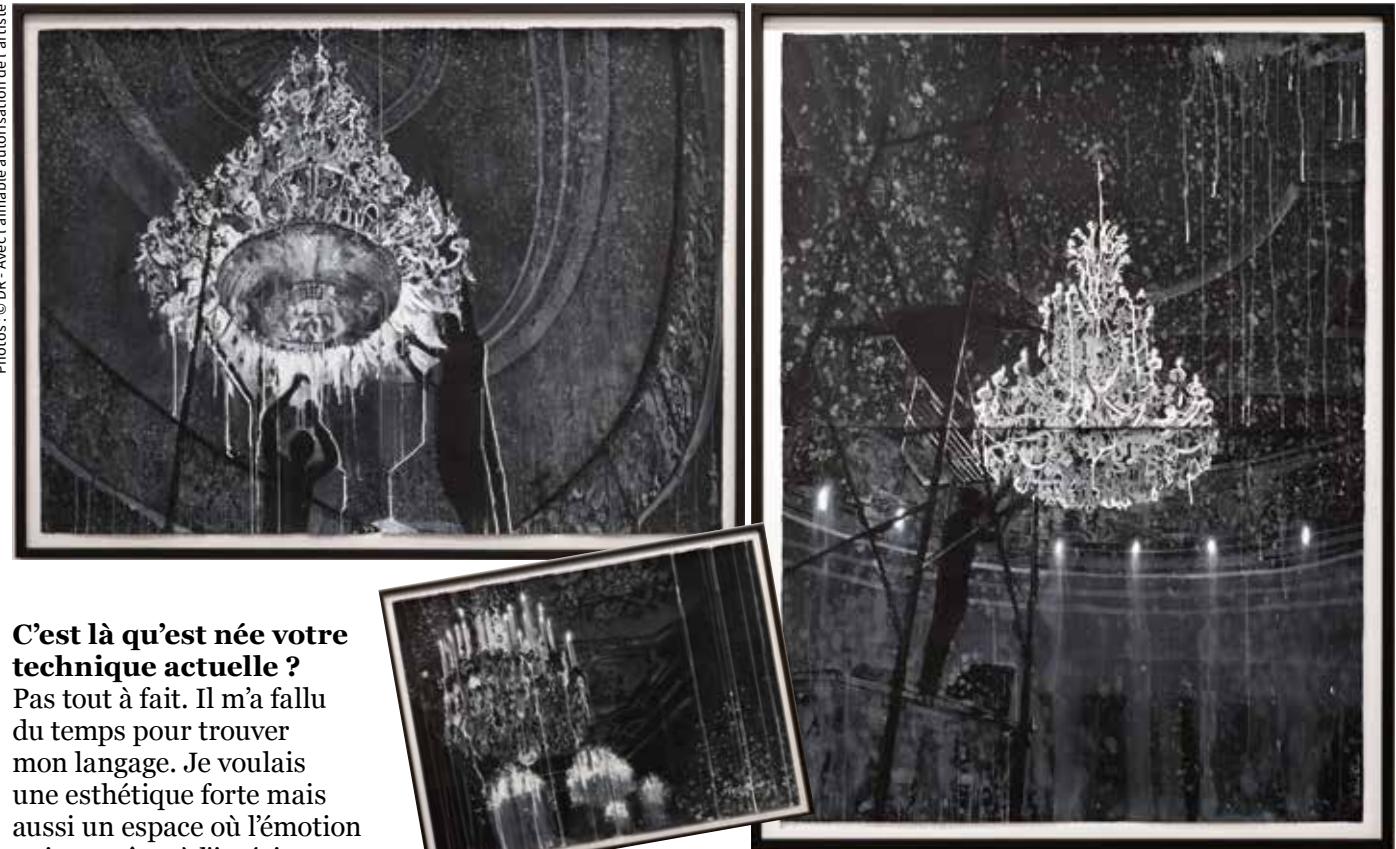
New York.

m'a aidée à intégrer une école juive à Montréal. Pendant cette période, je faisais sans cesse des allers-retours entre New York, l'art, et la découverte de ma spiritualité.

Puis vous êtes partie en Israël...

Oui, après le lycée. J'ai étudié dans un séminaire puis j'ai intégré la première promotion d'étudiantes *'harediot* de [l'École des beaux-arts – ndlr] Bezalel. Passer de Manhattan à Jérusalem a été un vrai virage, mais Bezalel m'a obligée à sortir de mes repères et à penser l'art autrement. J'y ai exploré l'art conceptuel. Plus tard, je suis retournée en résidence artistique chez Paul Ching-Bor à

Photos : © DR - Avec l'aimable autorisation de l'artiste



C'est là qu'est née votre technique actuelle ?

Pas tout à fait. Il m'a fallu du temps pour trouver mon langage. Je voulais une esthétique forte mais aussi un espace où l'émotion puisse naître à l'intérieur du spectateur. Aujourd'hui, je travaille presque exclusivement à la peinture blanche sur papier noir. Le noir n'est pas pour moi l'obscurité, mais une matrice. Le blanc, c'est le souffle, la lumière. Chaque geste est minimal, presque un acte de *bitoul* [annulation – ndlr] : s'effacer pour laisser la lumière émerger.

Une artiste 'haredite qui peint en noir et blanc : ce n'est pas un cliché ?

(rires) On me le dit souvent, mais ce n'était pas du tout intentionnel. Ce choix vient d'une recherche intérieure. Je veux montrer le moins pour révéler le plus.

En quoi consiste votre exposition actuelle ?

Elle tourne autour de la lumière qui naît sans source visible. Elle s'ouvre sur un grand triptyque représentant un souffleur de verre, métaphore de l'artiste qui disparaît derrière l'œuvre. J'expose dans un centre d'art contemporain laïque tout en venant d'un monde *'haredi*. L'exposition est un lieu où différents publics se rencontrent.

Comment vivez-vous le boycott de l'art israélien ?

Il enferme les artistes dans leur nationalité, alors que l'art est un langage de relation. Certaines portes se ferment, en effet, mais d'autres s'ouvrent. Et cela m'a poussée à m'affirmer davantage en tant qu'artiste israélienne.

Votre art a-t-il changé depuis le 7 octobre ?

Oui. J'ai cherché à maintenir la lumière au cœur du chaos. Peindre est devenu une forme de résistance intérieure. Beaucoup de visiteurs m'ont dit que cette lumière surgie du noir leur donnait de l'espoir. C'est le plus beau des retours.

Quel rôle l'art peut-il jouer aujourd'hui ?

L'art peut rappeler qu'il existe une lumière qui ne dépend d'aucune circonstance. C'est une invitation à ne pas confondre le politique et le sensible. L'art ouvre un espace où l'on peut respirer, ressentir, et parfois guérir. ■

Propos recueillis par Sarah Draï